

Comme un garçon

A la veille de la sortie française du film «Gigola» interprété par Lou Doillon et réalisé par Laure Charpentier, «l'émilie» s'arrête sur le style «garçon» qui revient régulièrement sur le devant de la scène, depuis cent ans maintenant. Retour sur un genre recyclable.

l'émilie
e

NATHALIE BROCHARD

Avec ses cheveux courts, son smoking ou son costume trois pièces, Gigola est une dandy des années 1960 qui fait chavirer le cœur de filles de joie ou de vieilles rombières fortunées en mal d'amour. Le personnage se désigne lui-même comme étant une garçonne, terme au charme désuet qui renvoie surtout aux cabarets de l'entre-deux-guerres, à Marlène Dietrich et plus généralement aux années Folles. Après la Première Guerre mondiale se développent le culte de la jeunesse et la célébration du corps androgyne, symbole de l'apolitisme, de l'américanisation, en rupture avec l'ancienne génération.

Question de genre

Se profile une indifférenciation qui voudrait se dégager des stéréotypes. L'image de la garçonne va attirer un grand nombre de femmes, notamment parce qu'elle remet en cause les contraintes de la féminité et conteste l'ordre symbolique. Toutefois, l'allure androgyne de la garçonne est tempérée par les accessoires (bas en soie, talons hauts, ombrelle, etc.), son maquillage, ses cils épilés. Dans les années 1920, ce travestissement n'est pas associé au lesbianisme car à ce moment les lesbiennes revendiquent leur féminité. Dans les années 1930, on revient à une mode plus féminine,

mais les lesbiennes gardent les vêtements masculins qu'elles ont adoptés à la décennie précédente et deviennent du coup plus visibles. Par la suite et dans l'imaginaire collectif, elles resteront les «garçonnes».

La guerre et l'après-guerre sonnent le glas de cette idée d'une femme différente: qu'elle retourne à ses fourneaux, et fissa. La France de Gigola, c'est celle de de Gaulle, une société paternaliste à l'extrême, qui s'appuie sur une division sexuelle rigide des aptitudes, des fonctions, des places naturelles à chaque sexe. Les discours fixent une «juste» place pour les femmes.

Question de légitimité

Résister à ces injonctions relève de la gageure. De nos jours encore. Pas étonnant que ce modèle de la garçonne soit régulièrement convoqué dans les pages des magazines féminins dès qu'il s'agit de promouvoir un petit air de libération. Oh, c'est

purement esthétique, qu'on se rassure, rien de bien dérangeant dans l'exercice, «c'est pour coller à l'actu, pour l'illustrer», comme l'affirme une journaliste qui préfère garder l'anonymat. «Les grèves ou le renouveau féministe sont des thèmes qui justifient un traitement des pages 'mode' en accord» dit-elle, à savoir à hautes doses d'androgyne. Dès que la femme s'approprie le devant de la scène, on la mue en garçonne. A-t-elle seulement une quelconque légitimité dans l'espace public? C'est forcément dans l'imitation des représentations masculines qu'elle peut la trouver. Du moins c'est ce que véhiculent les discours médiatiques.

Question d'attitude

Et lorsqu'elle revendique ce style de garçonne par le biais d'une malheureuse coupe de cheveux, le monde est en émoi. Ainsi, Emma Watson, l'Hermione de *Harry Potter*, en osant arborer une pixie haircut (*une coupe*

très très très courte, nldr), a fait les gros titres des tabloïds anglo-saxons. Que cachent ces coups de ciseaux (outre une promo bien orchestrée)? La jeune actrice a-t-elle toute sa tête? Force est de constater qu'au XXI^e siècle la coupe garçonne constitue encore une transgression de genre. Signalons qu'en plus du scoop capillaire on apprend que la comédienne s'est inscrite à l'université pour suivre des études de littérature. Quoi de moins glamour pour la presse people! Emma cumule. Cette adolescente pourtant bien sage montre, selon les médias, trop de velléités d'indépendance.

Comme le précise Laure Charpentier, la réalisatrice de *Gigola*, «n'est pas garçonne qui veut. Il ne suffit pas de porter une cravate. Ce n'est pas qu'une question d'attitude. La garçonne s'impose dans le monde des hommes et se fait respecter.» Sans doute une espèce en voie de disparition...!



Lou Doillon en garçonne idéale dans le film *Gigola* de Laure Charpentier. G. GAFFIOT

Laure Charpentier, l'esprit dandy

Gigola, c'est vous ou l'histoire d'une (belle) époque? C'est 85% de ma propre vie, dans le cadre d'une époque aujourd'hui révolue.

On parlait d'Asia Argento pour le rôle. Pourquoi avoir finalement choisi Lou Doillon pour jouer Georges/Gigola?

Ce n'est pas moi qui avais choisi Asia Argento. Pour moi, elle était trop «sexe» pour le rôle. Par contre c'est moi qui ai choisi Lou Doillon. Sans doute par défi, une sorte de challenge, réussir à transformer une jeune femme moderne et très féminine... en garçonne!

Des réalisateurs comme Volker Schlöndorff étaient pressentis et puis c'est vous qui vous êtes retrouvés derrière la caméra, pourquoi?

Parce que Volker a finalement eu peur de réaliser ce film. Et parce qu'après huit réalisateurs mal-

chanceux la productrice m'a dit: «Ou tu le fais toi-même ou j'abandonne tout!» Vu ce qu'elle avait investi, tant au plan financier que moral, il eût été dommage de tout annuler...

Le film a déjà été primé à Séville, n'est-ce pas une revanche par rapport à la censure dont fut l'objet votre livre?

Oui, un pur bonheur, teinté de revanche, certes, mais aussi un fabuleux encouragement...

Comment (et de quoi) vit un personnage comme Gigola? Est-ce comme dans le livre/film? Avez-vous mené cette vie depuis vos vingt ans?

Gigola vit la nuit, des faveurs et des cadeaux de femmes plus âgées en mal d'aventures, et de prostituées qui se battaient à l'époque pour être aimées (et protégées) par de jeunes garçonnes.

Cela changeait des hommes qui les traitaient comme du cheptel... Là encore, c'était une expérience de vie, un défi... J'aime les défis!

Vous portez un regard assez dur sur les lesbiennes d'aujourd'hui. Par regret du temps passé, par nostalgie? Pas totalement. Surtout parce que les «butches» ne m'inspirent rien, sauf une certaine pitié. Elles n'auraient jamais franchi le seuil de Chez Mournie ou d'un cabaret comme Le Monocle. L'élégance restait de mise, et les cheveux sales, les maillots de corps douteux et les tatouages n'avaient pas de place. Quant aux femmes féminines, elles sortaient le soir en robe longue. Ni jeans sales, ni tennis, ni joggings! La classe, obligatoire!

Si demain on faisait revivre tout ce protocole, cela fonctionnerait-il? Mystère!

PROPOS RECUEILLIS PAR NB

Noir ou blanc?

Décryptage de l'imagerie et de la rhétorique de l'Union démocratique du centre, qui s'est choisi un nouveau slogan.

Noir ou blanc? Il ne s'agit pas de chocolat mais de choisir son mouton... et sa bergérie. C'est en effet tout en caricature que l'UDC dessine le pâturage suisse, et toujours par le même procédé.

L'opposition entre moutons noirs et moutons blancs révèle plus généralement une certaine conception du rapport à la différence. Rien que la façon de poser l'énoncé en dit long sur son émetteur. La proposition est binaire et le critère qui sépare les termes, arbitraire.

Catégorisation. Le rejet de «l'autre» s'opère par un processus de catégorisation qui distingue les individus qu'une personne ou une collectivité considère comme membre de son groupe d'appartenance de ceux qui n'en font pas partie. En soi, il n'y a pas de raison que noir et blanc s'opposent, et encore moins qu'un des termes de l'opposition bénéficie d'une légitimité moindre. En fait, cette séparation s'effectue en fonction d'une norme qui est socialement construite, historiquement et culturellement située. Cette dernière correspond à une attribution de valeur et renvoie à des utilités sociales et politiques, régies par des rapports de pouvoir.

Stéréotypage. La liberté d'expression atteint d'ailleurs ses limites lorsque les discours pronés se fondent sur des croyances concernant les caractéristiques des membres de «l'autre» groupe qui sont généralisées à tous les membres de ce groupe, en niant leurs différences individuelles. En plus de la généralisation abusive, ce processus de stéréotypage n'effectue pas uniquement une réduction identitaire à un aspect dévalorisant, mais il se base aussi sur des données et des statistiques sorties de leur contexte. Le fait divers devenant une loi universelle, la généralisation se fait erronée et rigide. Et les mots ne se contentent pas de décrire, ils ont un pouvoir d'assignation et de dévalorisation.

Stigmatisation. L'exploitation de la peur de «l'étranger», de «l'étrange», de «l'anormal» fonctionne aussi à travers un mécanisme de stigmatisation, que ce «stigmaté» soit visible ou invisible. Et les indices de détection s'avèrent bien plus subtils. Qui est étranger-ère, et en fonction de quel critère? Est-il question de couleur, de langue, de religion, de codes culturels hors norme? De droit du sol, de droit du sang? Quoi qu'il en soit, cette personne est porteuse de tous les maux qui gangrèneront le pays, instrumentalisée dans une stratégie de bouc émissaire. En parlant d'animal, il y a déjà eu les rats et les corbeaux, des bêtes, en somme.

Le racisme, le sexisme, l'homophobie, la xénophobie sont sous-tendus par la même logique et ce sont les mécanismes de rapports de pouvoir qui créent des oppositions inégalement légitimées, insérées dans des systèmes qui les naturalise, qui demandent à être remis en cause; tout comme l'imposition d'une vision unique et univoque, d'une pratique dogmatique, en proposant un espace pluriel et en mouvement ainsi qu'une ouverture des possibles.

Ce qui détonne avec le nouveau slogan du parti en question, «Les Suisses votent UDC». Mais qui sont alors les détenteuses de passeports à croix blanche (puisque «les autres» sont hors jeu d'entrée) qui n'adhèrent pas à l'UDC?

CAROLINE DAYER

Hommage à Emilie Lieberherr...

...sous forme d'image. S'il en est une à retenir c'est celle d'une femme déterminée, sur la place Fédérale à Berne, qui lance un appel pour le droit de vote et d'éligibilité intégral des femmes au niveau fédéral et dans tous les cantons. Elle explique devant une foule immense pourquoi les réticences en matière d'égalité des sexes sont une insulte à l'Etat de droit et à la démocratie.

C'était le 15 mars 1969. Cette autre Emilie, pionnière du féminisme, nous a quitté-e-s le 3 janvier dernier, à l'âge de 86 ans. Un dossier lui sera prochainement consacré sur www.lemilie.org